

Les six premiers Séminaires de Jacques Lacan s'emploient à dégager le travail de l'inconscient à partir du signifiant dans ce que Lacan nomme le retour à Freud. Le Séminaire VII opère une rupture dans cette continuité « d'avoir poussé jusqu'à son terme cette signifiantisation de la jouissance »¹, nous indique Jacques-Alain Miller. Je vais m'appuyer sur les deux premières leçons du Séminaire VII, *L'éthique de la psychanalyse*, qui introduisent le programme lacanien pour l'année 1959-60.

Dans son propos introductif, Lacan dit que le thème de l'éthique « vient dans le droit-fil de notre séminaire de l'an dernier »². Pourquoi Lacan formule-t-il cela ? Dans le Séminaire VI, il souligne que le manque dans l'Autre laisse le sujet sans recours pour se désigner et nommer son désir. Ainsi, la fonction du fantasme vient comme interprétation, défense face au danger que représente pour le sujet la rencontre avec le désir de l'Autre donc avec son manque. À ce moment, Lacan définit l'objet *a* « comme le support que le sujet se donne [...] *pour autant qu'il défaille dans sa désignation de sujet* »³. Dans ce Séminaire, Lacan insiste sur la coupure : le sujet se situe dans l'intervalle et l'objet imaginaire du fantasme sur lequel il cherche à se supporter est lui-même structuré comme coupure. Nous sommes invités ici à nous interroger sur la fonction de l'analyste par rapport au désir et à son interprétation : « La coupure est sans doute le mode le plus efficace de l'interprétation analytique. »⁴

Mais, cette interrogation l'amène à ajouter un commentaire sur la dimension du désir comme protestation, dans le dernier chapitre, « Vers la sublimation » : « Ça n'ira pas, en effet, si nous ne savons pas nous faire une certaine conception cohérente de notre fonction par rapport aux normes sociales ». Et il énonce que ce qui se produit comme perversion dans la culture « reflète, au niveau du sujet logique, la protestation contre ce que le sujet subit au niveau de l'identification, en tant que celle-ci est le rapport qui instaure et ordonne les normes de la stabilisation sociale des différentes fonctions »⁵.

Un peu plus loin, Lacan parle de la sublimation qu'il reprendra dans l'éthique. Cette citation et la référence à la sublimation n'est pas sans évoqué le réel, la jouissance comme réel, dimension à laquelle Lacan va donner son autonomie dans le Séminaire sur l'éthique. C'est ce que J.-A. Miller nomme le troisième paradigme.

Le programme

Dans la première leçon, Lacan décline ce qui sera le programme de son enseignement : « Ce qui se groupe sous le terme d'éthique de la psychanalyse nous permettra, plus que tout autre domaine, de mettre à l'épreuve les catégories à travers lesquelles, dans ce que je vous enseigne, je crois vous donner l'instrument le plus propre à mettre en relief ce que l'œuvre de Freud, et l'expérience de la psychanalyse qui en découle, nous apportent de neuf. »⁶ En effet, le point de rupture de ce Séminaire porte sur la promotion du réel, la jouissance comme réelle, hors système signifiant. Ce

¹ Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999, p. 12.

² Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 9.

³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 2013, p. 434.

⁴ *Ibid.*, p. 572.

⁵ *Ibid.*, p. 568-569.

⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique...*, *op. cit.*, p. 9.

qui fait dire à J.-A. Miller dans *Les six paradigmes* que ce changement de perspective des catégories du symbolique, de l'imaginaire et du réel, apporte « un profond déplacement des lignes qui implique une substitution de la défense au refoulement », puisque le refoulement appartient au symbolique alors que la défense « désigne une orientation première de l'être ». La défense est donc préexistante au refoulement. Ainsi, J.-A. Miller précise : « Dans *L'éthique de la psychanalyse*, on vise une zone extérieure à ce montage et en quelque sorte comme déterminant ce montage. »⁷ Avec ce qu'il va conceptualiser de la *Chose*, Lacan avance une causalité qui ne relève plus de l'ordre signifiant mais de la jouissance comme impossible, comme place vide.

L'éthique peut apporter quelque chose de neuf sur ce qui est à la fois très général et très particulier, nous dit Lacan. Il reprend la réflexion qu'il avait commencée en conclusion du Séminaire VI. Le très général relevant de l'œuvre collective, de l'époque dans laquelle est née et se poursuit la psychanalyse et le particulier relevant lui, de la manière dont le psychanalyste répond à la demande des sujets qui s'adressent à lui. Et, il indique dès la première page, que la réponse de l'analyste nécessite une discipline pour ne pas laisser s'adultérer le sens profondément inconscient de la demande. Dès les premières lignes, Lacan indique la singularité de l'acte et de la fonction de l'analyste afin d'extraire ce qui relève de ce qu'il nomme l'éthique de la psychanalyse qu'il va précisément distinguer de la morale et pas simplement par coquetterie d'utiliser un terme plus rare.

La dimension morale s'enracine dans le désir

Lacan plante le décor : personne dans la psychanalyse n'a traité le sujet d'une éthique et « Aussi bien est-il impossible de méconnaître que nous baignons dans les problèmes moraux. » Ce qui introduit à la question de la faute mais qui est abordée seulement sous son aspect morbide. Et, Lacan avance que c'est un leurre de penser qu'il serait suffisant de réduire la morbidité pour que la question de la faute disparaisse. Au contraire, nous dit-il, nous avons affaire à « l'attrait de la faute », et cet attrait signe que « la genèse de la dimension morale ne s'enracine pas ailleurs que dans le désir lui-même »⁸, ce que nous retrouvons dans l'articulation théorique de Freud, nous rappelle Lacan.

Lacan interroge donc ici l'origine du surmoi : il reprend le mythe freudien. Avec *Totem et tabou*, Freud écrit une phylogénèse de la civilisation dont le meurtre du père serait « à l'origine du développement de la culture », et du sentiment de culpabilité. Ici, Lacan ne rejoint pas Freud. Pour lui, la question de la faute est bien autre chose que ce que Freud avait repéré du meurtre du Père, bien plus, il s'agit d'une faute « plus obscure et plus originelle encore »⁹, que Freud articule comme « l'instinct de mort » à la fin de son œuvre. Or, Lacan rappelle que « l'analyse est l'expérience qui a remis en faveur au plus haut point la fonction féconde du désir comme tel ». L'élaboration freudienne a montré que « C'est de l'énergie du désir que se dégage l'instance de ce qui se présentera au dernier terme de son élaboration comme censure. »¹⁰, c'est-à-dire le surmoi.

À cet égard, Lacan rappelle que l'expérience freudienne a porté les psychanalystes sur une pente qui consiste à réduire les paradoxes du désir – là où Freud les soulignait dans leur caractère de perversion polymorphe dans leur forme infantile – vers une harmonie. Ce qui fait dire à Lacan que cette trouvaille théorique freudienne conduirait certains à un moralisme plus compréhensif qui pousserait l'analyse à n'avoir comme seul but « d'apaiser la culpabilité »¹¹.

Lacan s'interroge sur ce que « l'analyse permet de formuler quant à l'origine de la morale ». Chez Freud, « c'est la transformation de l'énergie du désir qui permet de concevoir la genèse de sa répression », de telle sorte que la faute est au principe d'une « complexité supérieure », dit Lacan, le surmoi, lui-même au principe de la civilisation. Tout se limite-t-il à la genèse du surmoi ? Lacan

⁷ Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 12.

⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique...*, *op. cit.*, p. 10-11.

⁹ *Ibid.*, p. 10.

¹⁰ *Ibid.*, p. 11.

¹¹ *Ibid.*, p. 13.

répond par la négative et surtout, il souligne qu'il est impossible d'articuler ce concept sans « le registre du rapport au signifiant, et de la loi du discours ». Ainsi, Lacan souligne l'importance à partir du registre symbolique qu'il ajoute à l'expérience freudienne de distinguer « la culture de la société »¹². Il nous invite à lire *Malaise dans la civilisation* pour repérer l'importance de cette distinction et parce qu'elle indique aux psychanalystes ce qui se distingue dans la demande (de ne plus souffrir) qui leur est faite.

Pour Lacan, l'expérience morale dans l'analyse n'est pas uniquement liée à l'instance du surmoi délogée par Freud.

Wo Es war, Soll Ich werden (Là où c'était, je dois advenir)

« L'expérience morale dont il s'agit dans l'analyse est aussi celle qui se résume dans l'impératif que propose ce qu'on pourrait appeler dans l'occasion l'ascèse freudienne – ce *Wo Es war, Soll Ich werden*, à quoi Freud aboutit dans la deuxième partie de ses *Vorlesungen* [conférences] sur la psychanalyse. »¹³

Lacan souligne que ce *je* « qui doit advenir là où c'était » est la racine de l'interrogation sur l'énigme du désir. Ce *je* s'interroge sur ce qu'il veut et il se pose cette question « précisément à l'endroit des impératifs souvent étranges, paradoxaux, cruels, qui lui sont proposés par son expérience morbide »¹⁴. Ici, Lacan pose la question du devoir du sujet par rapport aux commandements du surmoi. Son vrai devoir, dit-il, n'est-il pas d'aller contre les impératifs du surmoi ?

Lacan donne à cette question une portée universelle. En effet, si le conflit de l'obsessionnel illustre particulièrement la problématique du devoir, celle-ci a une portée universelle dans la question d'y répondre ou non. Et, Lacan d'ajouter : « La justification de ce qui se présente avec un sentiment immédiat d'obligation, la justification du devoir comme tel, non pas simplement dans tel ou tel de ses commandements, mais dans sa forme imposée [signifiante, de structure et donc universellement, impérative], se trouve au centre d'une interrogation elle-même universelle. »¹⁵ À savoir, pour Lacan si la tâche du psychanalyste se limiterait à répondre à la demande de ne pas souffrir.

Lacan relie ici la question de l'impératif, du devoir avec celle de l'idéal et des idéaux analytiques. Il en décline trois :

Le premier est celui de l'amour humain, ce qu'il appelle l'idée de l'amour achevé, harmonique, c'est-à-dire l'amour génital « qui est censé modeler à soi tout seul une relation d'objet satisfaisante »¹⁶. À l'envers de cet idéal, Lacan énoncera plus tard la fameuse formule : « il n'y a pas de rapport sexuel ». Et, Lacan de rappeler une question de Freud restée sans réponse après trente ans d'expérience sur ce que désire la femme.

Le deuxième est l'idéal de l'authenticité. C'est une perspective psychanalytique, si celle-ci est une technique de démasquage. À cela, Lacan répond par ce qu'Hélène Deutsch a observé concernant « un certain type de caractère et de personnalité » qu'elle nomme *As if*. Cet idéal d'authenticité se situe dans une perspective morale de la psychanalyse dont il « convient de mesurer jusqu'à quel point nous y sommes adéquats »¹⁷, souligne Lacan.

Enfin, le troisième idéal est celui de non-dépendance. Lacan rappelle les réserves freudiennes concernant l'éducation et plus spécialement les psychanalyses d'enfants qui peuvent empiéter sur une dimension orthopédique, de rééducation. L'éthique de l'analyse, dit Lacan, comporte l'effacement voire l'absence de la dimension de l'habitude, la bonne ou mauvaise habitude.

Lacan cite *l'Éthique* d'Aristote qui est une science du caractère, une dynamique des habitudes.

¹² *Ibid.*, p. 14.

¹³ *Ibid.*, p. 15-16.

¹⁴ *Ibid.*, p. 16.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 17.

¹⁷ *Ibid.*, p. 19.

L'éthique chez Aristote, « c'est l'ordre qu'il faut rassembler pour conformer [...] les habitudes »¹⁸.

« Pour repérer l'originalité de la position freudienne en matière d'éthique, il est indispensable de mettre en relief un glissement, un changement d'attitude dans la question morale comme telle. »¹⁹, nous dit Lacan. Et, il souligne que chez Aristote comme chez Freud, l'accent est mis sur la fonction du plaisir. Cependant, il y a une différence dans leurs élaborations respectives, presque impossible à repérer si nous ne voyons pas ce qui s'est produit dans l'intervalle entre Aristote et Freud. C'est à cet endroit que Lacan réintroduit les catégories du symbolique, de l'imaginaire et du réel pour souligner que la question éthique ne vise pas l'idéal mais « s'articule, d'une orientation du repérage de l'homme par rapport au réel »²⁰. Pour concevoir ce terme de réel, il faut saisir le tournant « utilitariste » dans l'histoire qui s'enracine dans le déclin du maître aristotélicien passé à la moulinette de la fiction hégélienne qui indique plutôt « sa disparition »²¹ (du maître). Lacan cite Jeremy Bentham pour mettre l'accent sur le terme de réel que l'auteur oppose à celui de *fictitious* qui veut dire fictif mais au sens « que toute vérité a structure de fiction »²².

« L'effort de Bentham s'instaure dans la dialectique du rapport du langage avec le réel pour situer le bien – le plaisir [...] du côté du réel. Et c'est à l'intérieur de cette opposition entre la fiction et la réalité que vient se placer le mouvement de bascule de l'expérience freudienne. » Chez Freud, le plaisir est du côté du fictif, c'est-à-dire qu'il renvoie à la dimension symbolique en tant que l'inconscient est structuré en fonction du symbolique. Lacan précise que dans sa quête du plaisir, l'homme retrouve « sa trace aux dépens de la piste »²³ (évoque l'objet perdu) et cela nous permet du même coup de concevoir la fonction de la réalité. Voici où se situe le changement de perspective, puisque chez Aristote, le plaisir est incontestable et directif alors que « Pour Freud, tout ce qui va vers la réalité exige je ne sais quel tempérament, [c'est la thèse de *Malaise dans la civilisation*] baisse de ton, de ce qui est à proprement parler l'énergie du plaisir. »²⁴ (référence au renoncement pulsionnel). Pour autant que cette énergie du plaisir se retrouve suspendue aux fictions du désir. Lacan donne l'exemple du rêveur qui peut aussi rejeter, censurer son vœu. Nous touchons au statut du désir comme désir au second degré, désir de désir.

C'est ainsi que Lacan consacrera sa prochaine leçon sur l'opposition entre plaisir et réalité.

Introduction de la chose

L'instance morale présentifie le réel

Cette opposition s'articule pour Lacan dans cette formule : « le commandement moral, la présence de l'instance moral est ce par quoi, dans notre activité en tant que structurée par le symbolique, se présentifie le réel – le réel comme tel, le poids du réel ». Thèse qui peut paraître triviale et paradoxale souligne Lacan mais qui est la suivante : « la loi morale s'affirme contre le plaisir »²⁵. Mais parler de réel concernant la loi morale met en question la valeur de l'idéal et nécessite d'interroger quel sens donné au terme de réel. Lacan indique que son sens a un rapport avec la pensée freudienne qui part de l'opposition entre principe de réalité et principe de plaisir jusqu'à l'élaboration de l'*Au-delà du principe de plaisir* – et ce que celui-ci est par rapport à la première opposition. Cet au-delà qui apparaît comme cette face obscure qui s'appelle l'instinct de mort. Quelle est cette loi au-delà de toute loi, interroge Lacan. Dans la première opposition, Lacan

¹⁸ Cassin R., « Pourquoi *L'éthique* ? », *L'a-graphie*, Publication des travaux de la Section Clinique de Rennes, 2008-2009, p. 67.

¹⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique...*, op. cit., p. 20.

²⁰ *Ibid.*, p. 21.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*, p. 21-22.

²⁴ *Ibid.*, p. 23.

²⁵ *Ibid.*, p. 28.

indique que « le principe de réalité pourrait apparaître comme un prolongement [...] du principe de plaisir ». Mais cette position dépendante fait resurgir quelque chose qui gouverne au-delà « l'ensemble de notre rapport au monde »²⁶. C'est ce dévoilement dont il s'agit dans l'Au-delà du principe de plaisir. Mais alors, comment définir ce que Freud pose sous le terme de réalité ? C'est ce que Lacan va tenter de saisir. Mais d'abord Lacan revient sur l'action morale et reprend Aristote.

Le souverain bien chez Aristote

Aristote se réfère à un ordre qui se présente comme une science et c'est cet ordre qui définit la norme. Pour que le sujet rentre dans l'ordre, s'y soumet, il s'agit d'obtenir que l'habitude soit conforme à la norme. C'est le souverain bien où « l'ordre particulier s'unifie dans une connaissance plus universelle »²⁷ et vise une conformisation du sujet. Cependant, cela ouvre sur une question : « s'il ne peut y avoir de bonne action que conforme au discours de la norme, comment se fait-il que subsiste ce qu'Aristote nomme l'intempérance ? Lacan en donne un exemple : « il faut goûter à tout ce qui est doux », c'est une proposition universelle qui se heurte à une proposition particulière : « ceci est doux »²⁸. Lacan dit que l'action erronée repose sur le jugement particulier, « ceci est doux ». Précisément, parce que le désir est sous-jacent à la proposition universelle et précipite l'activité vers le doux et opère un reste, c'est-à-dire éloigne du tout ce qui est doux, de l'universel du doux. Ainsi, « la proposition particulière [...] s'oppose à la proposition universelle »²⁹. Nous retrouvons dans l'éthique d'Aristote, l'idéal du maître qui rencontre ce que Lacan nomme le « *Wunsch* impérieux »³⁰.

Le Wunsch comme la loi la plus particulière

Le *Wunsch*, le désir, « n'a pas le caractère d'une loi universelle, mais au contraire de la loi la plus particulière – même s'il est universel que cette particularité se rencontre chez chacun des êtres humains »³¹, nous dit Lacan. Et, il reprend l'opposition entre processus primaire et secondaire, entre principe du plaisir et de réalité. Cette tension, cette opposition, Lacan la qualifie de référence fondamentale.

Chez Freud, le principe de plaisir est frappé d'inertie, remarque Lacan. C'est un processus dont la tendance foncière est vouée à la décharge. Concernant l'appareil du plaisir, Freud « part d'un système, qui, de sa propre pente, va essentiellement vers le leurre et l'erreur ». Ici, Freud rejoint Aristote. « Cet organisme tout entier semble fait non pour satisfaire le besoin, mais pour l'halluciner. », nous dit Lacan. Et, le principe de réalité est une instance de rectification. « Il corrige, compense ce qui paraît être la pente fondamentale de l'appareil psychique »³². Même il s'y oppose, c'est ici que s'introduit le conflit. Ainsi, le principe de réalité opère une activité de retour et de retenue par rapport au laisser-aller du principe de plaisir.

Ce qui se passe dans l'inconscient, « c'est le discours qui se tient au niveau du principe de plaisir »³³, précise Lacan, ce qui ne relève justement pas de propositions universelles.

La défense

Lacan a pu dire précédemment, que le principe de réalité avait une position de dépendance par rapport au principe de plaisir. Ce qui rend la réalité précaire dans la perspective freudienne. « La

²⁶ *Ibid.*, p. 29.

²⁷ *Ibid.*, p. 31.

²⁸ *Ibid.*, p. 39.

²⁹ Cassin R., « Pourquoi *L'éthique* ? », *op. cit.*, p. 68.

³⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique...*, *op. cit.*, p. 32.

³¹ *Ibid.*, p. 33.

³² *Ibid.*, p. 37.

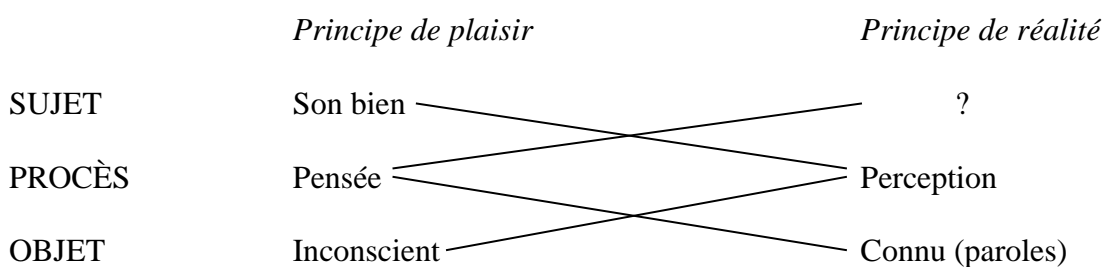
³³ *Ibid.*, p. 39.

réalité est précaire. Et c'est justement dans la mesure où son accès est si précaire que les commandements qui en tracent la voie sont tyranniques »³⁴, précise-t-il. Lacan introduit là, la notion de défense dans l'abord du réel puisque les sentiments sont trompeurs. Défense qui existe avant que ne se forment les conditions du refoulement.

Lacan propose d'élaborer un tableau³⁵ (ci-après) pour formaliser le double entrecroisement des effets respectifs du principe de plaisir et du principe de réalité.

– L'appareil de perception est articulé à la réalité. Néanmoins, le principe de plaisir gouverne la perception. « Le processus primaire [...] tend à s'exercer dans le sens d'une identité de perception. Peu importe qu'elle soit réelle ou hallucinatoire »³⁶.

– Le processus secondaire tend, lui, à une identité de pensée. Dans ce premier abord, la pensée devrait donc nous paraître au niveau du principe de réalité mais il n'en est rien car Freud dit que ce procès est inconscient³⁷. Toute pensée s'exerce par des voies inconscientes, ce n'est sans doute pas le principe du plaisir qui gouverne la pensée mais elle se produit dans le champ de l'inconscient qui est soumis au principe du plaisir. « Les processus de la pensée, nous dit Freud, ne nous sont connus que par des paroles, le connu de l'inconscient nous vient en fonction de paroles. »³⁸ Ainsi, nous ne saisissons l'inconscient que dans ce qui en est articulé en paroles (structure du langage de l'inconscient).



Le principe de réalité gouverne ce qui se passe au niveau de la pensée, mais ce n'est que pour autant que de la pensée revient quelque chose qui, dans l'expérience humaine, trouve à s'articuler en paroles. L'inconscient, lui, est à situer au niveau du *logos*, caché au cœur du lieu où s'exerce le principe de plaisir qui vise à la décharge.

Ces trois niveaux s'ordonnent ainsi : Le sujet de l'expérience psychique qui correspond à l'opposition des deux principes ; Le procès de l'expérience qui correspond à l'opposition de la pensée à la perception (liée à l'activité hallucinatoire). Enfin, au niveau de l'objet, s'oppose le connu et l'inconnu. Ce qui peut être connu ne peut l'être qu'en paroles que ce qui est inconnu se présente comme ayant structure de langage.

Ce qui, au niveau du principe de plaisir, se présente au sujet comme substance, c'est son bien. Pour autant que le plaisir gouverne l'activité subjective, c'est le bien, l'idée du bien qui le supporte.

Lacan termine sa leçon sur une question : en face, comment qualifier le substrat de réalité de l'opération subjective ? Et il y met un point d'interrogation. C'est ici que pourrait se situer *das Ding* ou le commandement moral en tant qu'il présentifie le réel.

Le réel actuel

Ce que Lacan déplie de l'universel et du particulier n'a été pas sans évoquer chez moi quelque chose de notre funeste actualité, dans une tentative de significantiser le réel auquel nous avons affaire.

³⁴ *Ibid.*, p. 40.

³⁵ *Ibid.*, p. 44.

³⁶ *Ibid.*, p. 40.

³⁷ *Ibid.*, p. 41.

³⁸ *Ibid.*, p. 42.

En effet, la science tend à l'universel et Lacan nous enseigne que le particulier s'y oppose, le sujet objecte à l'universalisation. La psychanalyse sait qu'à tendre à l'Un, aucune identification ne peut tenir sans définir un ensemble et ce qui lui est extérieur. De fait, de structure, la pente à l'universalisation produit une pratique ségrégative permettant aux sujets de se reconnaître dans un ensemble regroupant un traitement particulier de la jouissance. Le gommage des différences et la globalisation des modes de jouir institués par l'universalisation amène un retour de la religion sous son versant fanatique, terroriste s'accompagnant d'effets bien réels de la haine et de la destructivité au nom d'un idéal qui restaurera l'ordre par la terreur. Là où les signifiants-mâtres ont chuté, le commandement moral se présentifie dans le réel et l'idéal peut mener au pire.

L'éthique de la psychanalyse, elle, ne répond pas à un idéal de la conduite mais à l'expérience du désir, comme source de vie et comme défense contre la pulsion de mort comme nous le rappelait Pierre-Gilles Guéguen lors de son séminaire³⁹.

³⁹ Guéguen P.-G., « L'éthique de la psychanalyse », Séminaire de l'ECF à Rennes, séance du 9 octobre 2014, inédit.